

Cher François

Solange Lévesque

Numéro 81, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, S. (1996). Cher François. *Jeu*, (81), 140–142.

Persona

Solange Lévesque

Cher François

En un an, à Montréal, ont été donnés trois spectacles ayant pour personnage principal saint François d'Assise. D'abord, à l'hiver 1996, une jeune compagnie qui se consacre à des œuvres à caractère religieux présentait *Exil et Tendresse*; une histoire de la vie de François d'Assise écrite par le père Éloi Leclerc et jouée (sans adaptation du texte) à la chapelle des Pères Franciscains. Au printemps, on a pu assister à une lecture du récit de Christian Bobin intitulé *le Très-Bas*, lecture dirigée par la comédienne et metteuse en scène Françoise Faucher, et qui faisait salle comble à plusieurs reprises à l'Espace GO. À l'hiver 1997, c'est un texte de Joseph Delteil intitulé *François d'Assise* et savamment adapté pour la scène par une troupe suisse qui vient nous proposer une nouvelle rencontre avec le *Poverello* (le *petit pauvre*), cet Italien du Moyen Âge dont la légende est devenue probablement plus populaire encore que l'œuvre littéraire qu'il a laissée : *le Cantique des Créatures*, considéré comme le premier grand poème italien.

Exil et Tendresse, une narration égrenant littéralement les étapes de la vie de saint François, était interprété par un acteur accompagné d'une violoncelliste qui se mêlait parfois au jeu. Le spectacle se voulait une fête médiévale ; mais son choix de musiques n'avait rien à voir avec cette période : pourquoi, par exemple, nous faire entendre des airs romantiques comme *le Cygne*, de Saint-Saëns ? L'acteur avait beau déployer tout un arsenal de pirouettes, de ballons et de jeux corporels, il s'enlisait dans la récitation d'une prose sans relief, dont la linéarité ne se prêtait aucunement à une théâtralisation efficace. De plus, toute la conception du spectacle manquait de distance ; on sentait l'interprète et sa complice trop captifs de leur sujet, trop enclins à vouloir répandre la « bonne nouvelle ». Dès lors : adieu la spiritualité et bonjour la religiosité ; c'est l'un des pièges inhérents à ce genre d'entreprise.

Le Très-Bas, donné en lecture à l'Espace GO, dans une adaptation de Marie-Louise Leblanc, évitait complètement le prosélytisme florissant d'*Exil et Tendresse*. D'abord, le texte de Bobin allie avec beaucoup de sobriété poésie et réflexions tirées d'une expérience personnelle, et propos philosophiques. Fidèle à l'esprit plus qu'à la lettre, Bobin emprunte la vie du saint comme on emprunte un chemin, pour y inscrire le



Ils nous appartiennent (dessin humoristique de Widhopff, *Dictionnaire des illustrateurs, 1800-1914* de Marcus Osterwalder, Paris, Hubschmid & Bouret, 1983, p. 1125).

parcours de sa propre pensée et les nuances de sa sensibilité d'écrivain face à l'aventure de la vie. La mise en scène de cette lecture laissait toute la place au texte : les onze acteurs et actrices, tous vêtus de noir, étaient simplement assis sur des banquettes, et la musicienne Silvy Grenier, avec ses instruments anciens, étayait leur interprétation de climats musicaux fort bienvenus. Deux candélabres, aux lignes très pures, constituaient le seul décor et illuminaient la scène. Le texte était lu sans ostentation, avec beaucoup d'intériorité et d'intimité. Le spectacle devenait, au sens le plus fort du terme, une célébration de la parole. L'art et le respect dominaient son déroulement ; on le sentait au silence qui régnait dans la salle bondée, aux applaudissements chaleureux qui l'emplissaient à la fin.

Giotto, *le Songe d'Innocent III* (détail) (1296-1305). Basilique de saint François, à Assise.



Le François d'Assise de Joseph Delteil, mis en scène par Adel Hakim et joué par Robert Bouvier, venait de Suisse, comme son auteur et comme l'équipe qui l'a mis au point. C'était un spectacle risqué, dans lequel Bouvier entrait dans la peau de François d'Assise pour évoquer de manière très visuelle les péripéties de la vie du personnage, telles que racontées par un auteur raffiné, spirituel, truculent même, plein de fraîcheur et d'imagination. Le texte de Delteil baigne dans une grande sensualité ; la mise en scène du spectacle savait en respecter et en livrer toute la richesse. Grâce à quelques astuces toutes simples, Hakim recréait la magie du miracle, les séductions de la nature et le caractère incarné de François dans son rapport avec le monde qui l'entoure. Sobrement, avec justesse et grâce à un jeu délicieusement



Robert Bouvier dans *François d'Assise*, de Joseph Delteil, présenté à la Veillée. Photo : Stéphane Santini.

raffiné, le comédien nous faisait vraiment rencontrer son personnage à tous les âges de sa vie ; enfant choyé, adolescent jouisseur, jeune homme frappé soudain par une conscience qui l'invite à une mutation profonde : renoncer aux richesses promises par le commerce de son père et opter pour la pauvreté et le service de Dieu. Sous la plume de Delteil, François se présente à nous comme un homme porté par la poésie, enivré par la nature à laquelle il se sent intégré comme au sein d'une famille et dans laquelle

il voit Dieu sous toute espèce de forme. Le pari de ce spectacle était d'allier l'irrésistible sensualité qui émane du texte à une spiritualité qui ne se donne pas pour but, mais qui découle tout naturellement de ce qui nous est raconté et donné à voir ; Bouvier tenait ce pari en faisant de François un homme résolument tourné vers la vie et toutes ses vibrations.

Au-delà du succès ou de l'échec de ces trois productions, il demeure tout de même intrigant de voir jusqu'à quel point des personnages appartenant à l'histoire et à la tradition religieuse occupent encore maintenant les scènes : après *Jésus-Christ Superstar*, il y a plusieurs années, nous avons maintenant *Jeanne la Pucelle...* et tous ces François d'Assise. Comment interpréter cette popularité actuelle de François, à l'heure où la religion et l'intérêt pour le sacré semblent avoir déserté nos systèmes de valeurs ? Au-delà de ce *semblent*, manifestement, le personnage nous interpelle. Il est vrai que ce dernier, avant d'être un saint, a été un être subversif, audacieux et marginal ; un écrivain duquel se sont inspirés plusieurs autres écrivains, chansonniers (Félix Leclerc a mis en musique un de ses poèmes), peintres, etc. Vrai aussi que sa légende l'a indissolublement lié à l'amour de la nature, et que la religion qu'il pratiquait se rapprochait plus d'une sorte de panthéisme que d'une pratique janséniste et désincarnée. De plus, l'imagerie qui entoure sa vie s'est forcément développée autour de la nature : fleurs, eaux, oiseaux, ciels, feu, etc., tous sujets qui se rapportent à la terre mère, thème propre à toucher particulièrement l'homme de la fin du XX^e siècle qui sent fuir entre ses mains une richesse qu'il a, depuis la révolution industrielle, trop considérée comme un instrument pouvant servir à réaliser ses désirs effrénés de progrès et de production.

Sur le plan artistique et dramaturgique, les œuvres à caractère religieux (tout comme les œuvres à caractère politique et historique, probablement) sont soumises aux mêmes exigences que les autres, avec une exigence supplémentaire, cependant : pour qu'elles atteignent à une puissance dramaturgique, elles doivent rester fidèles à la nature de l'être humain, qui est fait de contrastes et d'alliages ; et fidèles, d'abord et avant tout, à la logique interne qui s'impose nécessairement à toute œuvre d'art, garante de sa vitalité organique. L'œuvre d'art transcende le désir de convaincre et de convertir qui que ce soit. ♦



Robert Bouvier dans *François d'Assise*, de Joseph Delteil, présenté à la Veillée. Photo : Stéphane Santini.